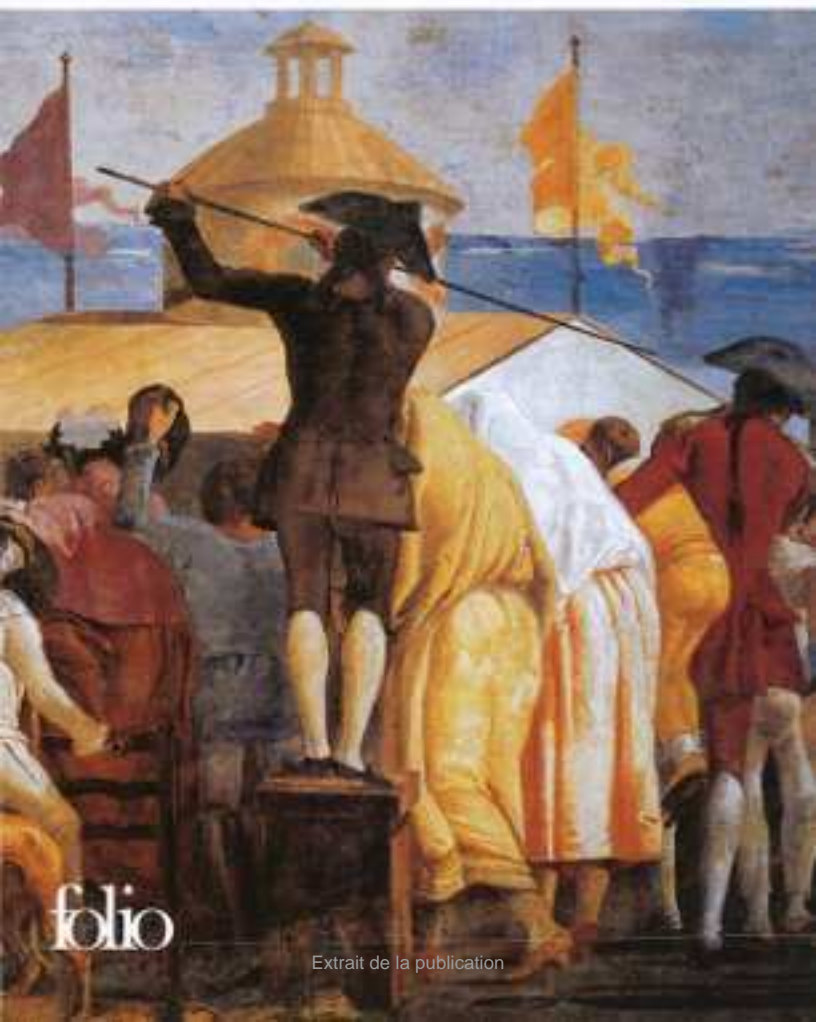


Philippe Delerm  
La bulle  
de Tiepolo



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Philippe Delerm

La bulle  
de Tiepolo

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2005.*

Extrait de la publication

Philippe Delerm est né le 27 novembre 1950 à Auvers-sur-Oise. Ses parents étaient instituteurs et il a passé son enfance dans des « maisons d'école » à Auvers, à Louveciennes, à Saint-Germain.

Après des études de lettres, il enseigne en Normandie, où il vit depuis 1975. Il a reçu le prix Alain-Fournier 1990 pour *Autumn* (Folio n° 3166), le prix Grandgousier 1997 pour *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, le prix des Libraires 1997 et le prix national des Bibliothécaires 1997 pour *Sundborn ou les jours de lumière* (Folio n° 3041).



*Si tout cela vous semble maintenant beau à voir, c'est que Chardin l'a trouvé beau à peindre. Et il l'a trouvé beau à peindre parce qu'il le trouvait beau à voir. Le plaisir que vous donne sa peinture d'une chambre où l'on coud, d'une office, d'une cuisine, d'un buffet, c'est, saisi au passage, dégagé de l'instant, approfondi, éternisé, le plaisir que lui donnait la vue d'un buffet, d'une cuisine, d'une chambre où l'on coud. Ils sont si inséparables l'un de l'autre que, s'il n'a pas pu s'en tenir au premier et qu'il a voulu se donner et donner aux autres le second, vous ne pourrez pas vous en tenir au second et vous reviendrez forcément au premier.*

MARCEL PROUST,  
*Nouveaux Mélanges*

*Des femmes passent dans la rue, différentes de celles d'autrefois, puisque ce sont des Renoir, ces Renoir où nous nous refusions jadis à voir des femmes.*

MARCEL PROUST,  
*Le Côté de Guermantes*





Deux femmes assises sur une espèce de sofa, ou de lit — on ne distingue pas nettement les formes de l'étoffe rouge sang. L'une d'elles, nue, s'appuie sur son bras droit, au premier plan. Le visage contre l'épaule, elle regarde quelque chose que lui montre sa voisine : une image, une photo, un carnet de croquis ? La seconde femme est vêtue d'une robe noire. Elle semble plus âgée que la première. Le détail des visages ne le dit pas — les traits sont esquissés dans un même ovale allongé, mais aucun détail, comme dans un Matisse, ou un Marie Laurencin. Non, c'est plutôt leur position qui dit cela, la souplesse nonchalante de la femme nue, le buste un peu en arrière, les jambes allongées sur le sofa, tandis que l'autre est assise sagement, plus ferme dans son attitude. Sur ses genoux, la femme habillée a posé ce qui doit être un

tableau, mais, là aussi, la facture est trop floue pour permettre de l'affirmer. À la main, elle tient ce carnet vers quoi les regards penchés convergent. Il y a un avis à donner, une réflexion suggérée, mais c'est juste avant, dans le silence. La quiétude de la scène est extraordinaire. Le fond reste incertain. Des tentures, du papier peint sans doute, des plantes vertes peut-être, mais on ne distingue pas les frontières. Cela flotte dans des verts sombres, des rouges chauds, des jaunes-bruns, comme une chambre d'enfant lévitant dans le vertige de la fièvre, contours abolis, formes mouvantes, un dedans faussement ouaté dont les multiples épaisseurs laissent filtrer tous les souffles du dehors — une chambre au fond d'une forêt.

Il s'approcha. À bien y regarder, les rôles n'étaient pas distribués avec tant d'évidence. Bien sûr il s'agissait de peinture, bien sûr la jeune femme nue était un modèle, ou bien avait posé. Mais l'autre à ses côtés ne paraissait plus si rigide — plutôt sereinement posée au bord du lit-sofa. Portait-elle une robe noire, ou bien une espèce de kimono sanglé, ou même un tablier ? Alors, modèle elle-même, ou peintre, ou autre chose ? On n'avait pas envie de savoir. Toutes les questions ne

venaient à l'esprit que pour la satisfaction confirmée de ne pas trouver de réponse.

Il sourit. Pourquoi s'interroger ainsi à propos d'un tableau, lui dont c'était le métier de ne s'intéresser qu'au style du peintre, à la touche, au regard ? Mais il n'y pouvait rien. Dans le capharnaüm de la brocante étalée sur les trottoirs de la rue de Bretagne, il avait d'abord flâné sans conviction, feuilletant des piles de *Miroir-Sprint* ou de *Cinémonde*, à la recherche vague d'un exploit ou d'un émoi ancien, s'accroupissant çà et là pour fouiller dans des cartons de vieux bouquins humides. La chaleur lourde de ce dernier samedi de mai faisait penser au début de Roland-Garros, et c'était un peu comme si tous les bruits de Paris avaient pris cette matité de la petite balle jaune rebondissant sur l'ocre de la terre battue, tous les gestes cette ampleur et cette régularité métronomique des revers et des coups droits distillés dans l'espace des premiers vrais beaux jours.

Il aimait ce tableau. La facture lui paraissait évidente, entre Matisse, Bonnard, Vuillard. Le sujet l'intriguait, tableau dans le tableau. Une interrogation silencieuse sur des formes, des attitudes, la justesse d'une représentation du monde — l'objet même de sa propre quête. Le nom du peintre ne lui disait

rien. Il jeta un coup d'œil sur l'ensemble du stand. Il y avait trois ou quatre toiles posées sur une commode, une table, une chaise, sans aucun rapport de style entre elles. Le bric-à-brac des meubles dispersés, des *Paris-Match* empilés, ne trahissait aucune prédilection pour la peinture. Il se tourna vers le brocanteur, prononça à haute voix le nom de l'artiste sur un mode interrogatif. Avec le détachement bougon propre aux usages mâles de sa profession, le vendeur avoua ne pas avoir de renseignement précis, mais savoir de source sûre que l'auteur de la toile avait côtoyé les plus grands. Un petit regard en dessous pour soupeser la possible érudition de son client, puis sur un ton presque irrité :

— Mais je n'ai pas besoin de vous dire ça. Vous voyez bien la qualité du trait. Ça ne peut pas être le travail de n'importe qui.

Huit cents euros. C'était le prix sur l'étiquette collée à même le cadre. Un prix curieux. Trop cher pour une croûte, trop bon marché pour une œuvre référencée. Une absence de prix, en fait. Il dodelina de la tête, resta un long moment perplexe face à la toile.

— Je repasserai peut-être tout à l'heure.

Déjà il s'en allait. Déjà il regrettait de ne pas s'être décidé. Mais le regret faisait partie du jeu, en équilibre entre le risque et le désir.

Elle ne pouvait pas y croire. Ces quelques lettres noires, à gauche, en bas, sur le fond rouge. Trois centimètres à peine, trois centimètres dans l'effervescence d'une ville étrangère, trois centimètres parmi des centaines de meubles, de bouquins, de jouets de toutes sortes dispersés sur les trottoirs. Elle pensait se distraire entre deux rendez-vous, et voilà que tout changeait de perspective. Rossini. Avant la signature, elle avait été happée par le tableau. Un inconnu familier, l'impression non pas de voir mais de reconnaître — pourquoi ? À l'évidence, une toile du début du vingtième, un type de peinture qui ne lui parlait pas particulièrement, d'un intimisme un peu trop confiné, presque étouffant. Pourtant, elle s'était sentie attirée par le mystère de la scène, et puis par autre chose — quoi ? Le sentiment étrange de retrouver des codes,

des comportements qui ne lui appartenait pas, mais qu'elle pouvait pénétrer avec une aisance déroutante.

Oui, elle aurait pu être cette jeune femme nue, et aussi sa compagne. Elle n'aurait pas imaginé poser, mais elle sentait du plus profond d'elle ce moment juste après, la conversation à propos d'une esquisse, cette façon d'appartenir à l'univers de la création sans en être nécessairement l'auteur — les liens fragiles qui se tissent alors, dans la désinvolture des gestes, des paroles, des postures. Elle se dit qu'on aurait pu retrouver cela aujourd'hui, dans l'apparente pagaille d'un tournage de cinéma — l'empressement de l'assistant réalisateur qui va chercher des cafés, et le goût du café fait partie du film ; ou bien dans l'enregistrement d'un disque au fond d'un studio capitonné, l'intensité des prises de son ne gagnant sens qu'en alternance avec des blagues de potaches mêlant chanteur, techniciens, musiciens, dans une confusion collective nécessaire à l'ébauche d'un résultat singulier.

Machinalement alors, ce réflexe de regarder en bas à gauche, et ce nom tellement invraisemblable qu'il aurait dû faire lever en elle un doute. Mais non. Elle ressentit distinctement la perfection de cet instant, rue de

Bretagne, à un peu plus de seize heures, le long du square, soleil de mai. Tout autour d'elle, le tourbillon léger de ces passants qui cherchaient sans chercher. Et elle qui cherchait sans le savoir, étourdie par son présent, et soudain rendue à des profondeurs abyssales. Rossini. Un nom qu'on ne prononçait plus chez elle, le nom d'un abandon, d'une brûlure. Le nom d'un homme qui avait fait de la peinture, mais dont elle ne connaissait pas une toile. Et cependant, en découvrant le tableau sous la bâche verte du stand, cette proximité tranquille, comme on pousse la porte entrouverte d'un jardin abandonné, comme on s'avance dans les allées gagnées d'herbes folles. On sait qu'on n'est jamais venu, pourtant on se retrouve.

Pour la seconde fois en moins d'une heure, le brocanteur dut répondre à des questions sur cet artiste dont il ne savait rien — un lot disparate, acquis huit jours auparavant pour une somme dérisoire. Dans le français très bien maîtrisé de la jeune Italienne qui l'interrogeait, il ne percevait plus la seule motivation artistique, mais une curiosité compulsive dont il saisissait mal l'enjeu. Il lui parut inconvenant de ne pas rester évasif. D'ailleurs elle ne discutait pas le prix, fouillait dans son sac, sortait fébrilement sa carte bancaire.

Huit cents euros. Le vendeur pensait avoir eu la main un peu lourde, et voilà qu'il se prenait à regretter de n'avoir pas été plus audacieux, à se demander même s'il n'avait pas commis une sacrée bourde. Rossini. Il faudra que je me renseigne. Du papier kraft, une grosse ficelle. Et cette silhouette brune qui s'éloigne, pull sur l'épaule, son Rossini sous le bras.



Un si joli petit livre. Ce furent les mots qui lui vinrent en découvrant la haute pile de volumes à la Fnac Montparnasse, au rayon « meilleures ventes ». *Un si joli petit livre* : le titre d'un savoureux recueil de Claude Pujade-Renaud, paru quelques années auparavant, dont la nouvelle éponyme racontait comment la narratrice, fêtant la publication de son dernier opus avec sa famille et des amis, se sentait de plus en plus mortifiée, au fil de la soirée, par les commentaires de ses invités. Personne n'évoquait le contenu du livre, mais chacun y allait de son couplet sur le raffinement de sa présentation. Ulcérée, elle revenait dans sa cuisine pour surveiller la cuisson du pot-au-feu, et une idée perverse la traversait : ces pages jaunes délicatement vergées sur lesquelles on avait imprimé sa prose, oui, c'était bien la couleur de son bouillon.

Avec une jubilatoire férocité, elle en glissait un exemplaire dans la marmite en disant à peu près : « Ah ! un si joli petit livre ! Eh bien, ils vont en bouffer ! »

Un sourire ironique lui monta aux lèvres au souvenir de cette lecture. Peut-être une manière de se défendre aussi contre une incontestable stupéfaction. Parvenu au deuxième étage, il s'était approché du comptoir où les vendeurs du département littérature dispensaient leurs indications laconiques et comme résignées. Il avait l'habitude de s'approcher de cet autel pour s'enquérir de titres pointus, d'éditeurs confidentiels, conscient d'honorer ses interlocuteurs par l'exigence de sa demande. Une certaine vendeuse aux cheveux courts, très pâle et mince, petites lunettes rondes, le stupéfiait toujours par sa faculté à réagir avec une immédiate évidence à des références plutôt souterraines. Il ne pensait pas déroger à ce jeu de mutuelle estime anonyme en articulant les deux mots dont il ressentait l'étrangeté au moment de les prononcer : *Granité café*. Cette fois, la vendeuse ne l'accompagnait pas vers un rayonnage lointain, avec la lenteur et l'humilité protocolaires. Elle lui désignait sans mépris apparent la table la plus opulente, juste en face de l'escalator. Certes, *Granité café* ne ressemblait guère à ses voisins immé-

diats, volumineux parallélépipèdes rectangles, bariolés et glacés receleurs de sagas égyptiennes, chinoises ou médiévales. Mais la taille de la pile n'en semblait que plus antinomique avec la structure de l'objet.

Un petit format, presque carré. Une jaquette tabac clair. Ornella Malese : le nom que la jeune femme au tableau lui avait donné était imprimé en caractères discrets, de la même taille que ceux du titre. En bas, la silhouette noire d'un lecteur assis, minuscule, et le nom de l'éditeur, autour de lui, en arrondi : Le Promeneur. Il reconnaissait là la marque distinctive de cette maison d'édition qui évoquait à ses yeux le raffinement absolu. L'apparence physique des livres d'abord, cette perfection mystérieuse et qui tient à quelques millimètres dans la disposition des lettrages et des signes, à quelques grammes dans la consistance des papiers — cela semble un choix matériel, mais des siècles de civilisation sont abolis ou révélés par ce langage-là. Et puis la philosophie de l'éditeur. Il affectionnait particulièrement la collection « Le Cabinet des lettrés », dont la profession de foi, imprimée dans chaque volume, contenait ces deux phrases qu'il avait apprises par cœur : « Leurs choix ne correspondent jamais à ceux des marchands, des professeurs ni des acadé-

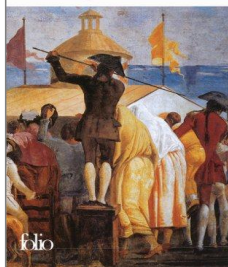
mies. Ils ne respectent pas le goût des autres et vont se loger plutôt dans les interstices et les replis, la solitude, les oublis, les confins du temps, les mœurs passionnées, les zones d'ombre. »

La solitude, les oublis, les interstices et les replis. C'était tout ce qu'il cherchait dans les livres et dans sa vie. Comment un titre du Promeneur pouvait-il s'étaler ainsi dans une promiscuité affligeante avec les meilleures ventes ? Un très joli petit livre, oui, mais l'irritation montait en lui, s'adressait à la fois à l'éditeur et à l'auteur. Ce n'était pas tout à fait la maquette habituelle. Le Promeneur n'habillait pas d'habitude ses livres de jaquettes — même s'il fallait reconnaître l'élégante sobriété de celle-ci, jouant sur un camaïeu esthétique-sémantique entre sa tonalité brune, ses aspérités infimes, et le pouvoir des deux mots *Granité café*. Une jaquette, pour Le Promeneur, cela aurait pu être une exception. Mais l'évident succès commercial de l'ouvrage y faisait voir davantage une concession — peut-être même un coup éditorial.

Aux caisses, une foule importante s'agglutinait. Il eut tout le loisir de feuilleter le magazine de la Fnac, tomba presque d'emblée sur un reportage consacré aux succès déclenchés par le bouche-à-oreille : entre deux disques

**149442**

Philippe Delerm  
La bulle  
de Tiepolo



# La bulle de Tiepolo

Philippe Delerm

Cette édition électronique du livre  
*La bulle de Tiepolo* de *Philippe Delerm*  
a été réalisée le 03 février 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070344765).

Code Sodis : N49243 - ISBN : 9782072444326.

Numéro d'édition : 149442.